

**Académie Royale**  
**de Langue et de Littérature**  
**Françaises**



BULLETIN

TOME IV — N° 3  
JUILLET 1925

## SOMMAIRE

	Pages
<b>Réception de M. Hubert Stiernet (Séance du 16 mai 1925) :</b>	
Discours de M. Louis Delattre .....	105
Discours de M. Hubert Stiernet .....	132
<b>Ouvrages reçus .....</b>	<b>149</b>

---

SÉANCE DU 16 MAI 1925

---

## RÉCEPTION DE M. HUBERT STIERNET

---

**Discours de M. Louis Delattre**

*Mon cher ami,*

L'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises qui m'a chargé de vous recevoir aujourd'hui, n'a heureusement point encore de traditions.

Je ne suis forcé, par aucun précédent, de vous interpellier de ce titre de trop simple civilité : « Monsieur », dont s'accueillent officiellement, et surtout sans rire, les membres de certaines autres assemblées d'immortels.

J'aurais été fort embarrassé par une obligation de ce genre à votre égard, mon cher Stiernet. Voilà plus de trente-six ans que, dans un de ces petits cafés où, étudiants, nous faisons nos classes littéraires — nos classes du soir — je vous fus présenté.

Vous étiez — déjà ! — mon aîné. Ce qui n'empêcha, qu'au bout de quelques minutes de notre premier entretien, à propos de Jean-Jacques, je crois bien, à moins que ce ne fût de Diderot, nous essayâmes réciproquement de nous faire passer, par la fenêtre, dans la rue — qui était celle des Bouchers, inutile de l'ajouter, puisqu'il était tard.

Parmi les injures que nous échangeons, avec la générosité des héros d'Homère brandissant leurs armes, je m'entends

encore vous lancer le pronostic d'une mort rapide, douloureuse et pleine de honte par certaines maladies que les chefs de service de l'hôpital, Crocq ou Rommelaere, m'avaient enseignées, sans doute le matin même, au cours de clinique ; fier de secouer, comme des flèches empoisonnées, au-dessus de votre tête, ces termes pathologiques que votre vocabulaire, si riche pourtant déjà à cette époque, n'avait pas annexés.

Et en effet, subitement réduit en sujétion par la force de ces étranges menaces, vous tombâtes assis sur votre chaise, « émacralé » comme « Aubeigne » de votre conte. Et nous éclatâmes de rire.

Aussitôt, je détournai ces malédictions de carabin, de votre tête devenue chère. Ce furent Crocq et Rommelaere qui moururent. Notre amitié, ainsi que votre santé, ne connut plus aucun nuage.

Et aujourd'hui, en vérité, dans le recul de ces sept grands lustres écoulés, j'éprouve une douceur que je me garderai de vous cacher, mon cher ami, à suivre, des yeux du souvenir, sur le flanc de la montagne, le lacet du sentier qui monte, tourne, s'attarde et maintenant redescend, il n'y a pas à le nier — descend la piste de cette vie où nous avons déjà vécu, vous et moi, tant d'émotions en commun.

Petit paysan de Waremmes aux grandes lunettes et aux cheveux hirsutes ; étudiant à Huy ; normalien à Liège ; en 1884, vous voilà à Bruxelles, nanti de cette *peau d'âne* — qui n'est pas un conte — attendant que le pays en appelle à vos lumières pour l'illumination des garçons sortis de l'école primaire.

*Pierre Lanriot*, votre première œuvre dont vous rougissez bien à tort, comme au souvenir d'une première aventure amoureuse ; bien à tort — n'aviez-vous pas vingt ans qui pardonnent tout ? — *Pierre Lanriot* est dans votre tiroir, attendant les forceps de la maison Lebègue.

Déjà vous pensez à votre berceau à cette époque, en demi-teinte, c'est vrai, il y paraît, dans votre œuvre. La petite ville blottie au creux du plateau, au bord du Geer, est si proche de vous ! Elle n'a point, sur votre âme, acquis puissance de ferment ou d'évocation. Elle n'a pour vous en ce moment, qu'une valeur historique.

C'est Waremmé, qui possédait, au moyen âge, un château-fort, des armoiries, un perron, un beffroi, un hôpital, et revendiquait, non sans raison, le titre de capitale de la Hesbaye, puisque ses châtelains avaient mené la célèbre querelle des Awans et des Waroux. Mais ce n'est pas encore du rêve, du regret, du désir, avec l'enivrement hallucinatoire que comportent parfois ces états d'esprit nostalgiques relativement aux lieux que l'on abandonne.

Un beau jour, et vous avez déjà écrit ce petit livre dont raffolent les enfants d'aujourd'hui... et d'hier : *Les Histoires du Chat, du Coq et du Trombone* ; un beau jour, vous recevez votre ordre de route pour Rœulx. Vous arrivez dans cette jolie petite ville des princes de Croy. Et le directeur d'école, qui ne vous y attend pas, malin cependant, vous garde. Le scribe s'est trompé. Ainsi, c'est une erreur de transcription d'adresse, commise à l'Administration de l'Enseignement public, qui vous ouvre la carrière.

Mais, revenu en Brabant, vous voilà Laekenois.

C'est de la commune du « Domaine Royal » que vous nouez, avec les artistes liégeois, ces liens d'une amitié qui, ici même, sont demeurés si nombreux.

Vous êtes collaborateur de cette *Caprice-Revue* que dirige Maurice Sivilie, dont on peut, sans doute, ne pas admirer ce qu'il écrivit ; mais à propos de qui, il faut bien tout de même reconnaître qu'à l'époque où il le faisait, 1887, publier un journal de littérature et de musique, était la marque d'un amour de l'art et le sceau d'un désintéressement qui ne court

pas les rues d'aujourd'hui. Que témoignage reconnaissant lui en soit rendu !

Ah ! la rue de Livourne, le dimanche soir, vit de bien tumultueux rassemblements devant la porte de certain petit hôtel ! Et si la gravité où je dois, à tout le moins, faire semblant de me conformer, devant cette brillante chambrée, ne me retenait, j'évoquerais devant vous, maintes scènes où avec De Gueldre et Degroux, Garnir et Mockel, vous témoigniez d'un humour et d'un sens du comique qui étaient déjà de ces éléments de contradictions psychologiques dont votre art est pétri.

Nous sommes aux environs de 1890. Vous avez publié dans *Caprice-Revue*, dans *La Wallonie*, de Liège, dans la *Revue de Belgique*, dans la *Jeune Belgique*, des contes et nouvelles dont la plupart sont la pure négation de la réalité, la solennelle célébration du mystère, de l'hallucination et du fantastique. Et cependant, vous remplissez à l'extrême satisfaction de vos chefs, de vos élèves et de leurs parents, les fonctions de professeur d'école moyenne, dans une partie de l'agglomération bruxelloise qui, à cette époque, était déjà la province, puisque de l'autre côté du Canal, de l'autre côté des cafés du *Lattis* et des *Trois Mousquetaires*.

Chaque jour vous passez de longues heures à pencher sur vos plates-bandes stériles l'amphore de l'arithmétique et de cette langue flamande que vous possédez à fond — tandis qu'en votre for intérieur, vous n'aspirez qu'à voguer avec Nodier, Hoffman, Villiers de l'Isle-Adam et le Balzac philosophique, dans l'éther des symboles.

Entre deux séries de compositions d'écoliers à corriger, vous transcrivez ces légendes aériennes qui forment, dans vos *Contes au Perron*, comme un bouquet de fleurs de l'autre monde.

Et vos meilleurs amis sont Hubert Krains et Eugène Demolder.

M. Krains dont, quelque indiscret que je sois peut-être en le faisant, je ne veux m'empêcher de déclarer qu'il constitue un élément de votre histoire littéraire, au même titre que n'importe quelle autre de vos facultés naturelles ; alors qu'il est d'esprit autant différent du vôtre, que Benoit diffère de Colpin, dans le livre *Mes Amis*.

Et Eugène Demolder, dont, hélas ! la séparation totale m'autorise à évoquer l'image devant vous.

Dans cette vision, que je voudrais faire printanière à vos yeux, mon cher Stiernet, de ce printemps de votre carrière, pourrais-je, en vérité, ayant cité le nom du mort bien-aimé, ne pas le laisser achever, dans votre esprit fraternel, le signe d'amitié qu'il vous fait de là-bas ?

Cœur savoureux et simple comme le pain à l'heureuse odeur ; âme douce, tels le miel et la cire ; intelligence candide et soudaine comme un soleil éternellement levant dans un ciel de nacre et de pourpre... Demolder !... Mais c'est le héros de votre jeunesse telle que vous l'y inscrivez, dans cette légende que chacun se fait de soi-même, à soi-même, par le premier devoir de l'artiste. Demolder, c'est pour vous le protagoniste du Livre des Actes, des actes qu'on a rêvés autant que des actes qu'on a exécutés ; de ce livre illusoire que l'esprit de l'homme, à un certain âge, lit et relit, augmente et fignole sans cesse, avec une joie religieuse, une joie reconnaissante pour les visions évanouies de beauté, d'amour, d'espoir qu'il a eues...

En cette légende de votre jeunesse, qui est celle d'une grande partie de la jeunesse littéraire de 1880-1895, Eugène Demolder représente la créature, sacrée par le talent, sur laquelle les heures de la vie apparaissent enchantées et parfumées ; sur laquelle ni chagrin, ni souci n'avaient de prise.

Figure radieuse que vous aviez impérieusement chargée de briller comme une lampe, de tout le bonheur, de toute la facilité à vivre, à aimer, à oublier qui parfois pouvaient vous manquer comme à quiconque.

Les chefs-d'œuvre de Demolder, ils sont du domaine national ; ils chantent dans toutes les rétines ; ils rutilent, ils foisonnent dans la mémoire ; ils enivrent !

Avec la grâce patricienne des figures des grands peintres, ses types ont la force animale des créatures demeurées plus proches de la terre de Téniers, et l'élan mystique des ombres divines qui tapissent le fond du ciel des Claude Lorrain.

Mais Demolder en vie, dans votre passé, avec tout cela qui était son génie, il avait encore sa bonne face large, sa barbe courte de pêcheur ostendais ; sa parole zézayante qui haletait ; sa courte main potelée qui traçait dans l'air des lignes, des courbes et arabesques de tableaux et de statues.

Il brandit sa canne, il menace Dieu sait qui : un libraire, un critique, un chef d'administration ?

Et poussant son gros ventre, il pouffe comme Polichinelle, en secouant les épaules et tournant la crécelle de son rire de bois sec.

Naïveté de ces jours d'abondance où vos cœurs, comme des bourses trop pleines, au moindre mouvement, laissaient couler votre or !... Folies d'une vie qui pose sur le même plan toutes les choses présentes, parce que toutes également la jettent dans le ravissement ! Ne les reniez point ! Vous leur devez ici une pensée comme l'Imperator, dans la cérémonie du triomphe romain, en devait une à son passé — par ordre du Sénat.

Or, vous aviez rencontré Demolder, pour la première fois, chez Brouez, à la *Société Nouvelle*. Quand donc un ami de nos lettres dira-t-il comment, et pendant de si longues années, la *Société Nouvelle* put, avec la *Jeune Belgique*, rivaliser d'intérêt ?

Comment, avec la *Jeune Belgique*, très purement littéraire, la Revue de Brouez, ouverte à toutes les recherches d'art, de philosophie et même de haute politique, a galvanisé une génération, et fait naître, dans la patrie, une sorte de fièvre intellectuelle qui ne me paraît pas avoir subséquemment évolué vers un état bien dangereux de fièvre chaude ?

Hélas, ce grand cœur artiste, ce fils de notaire — je vous demande un peu ! — qui dépensait ses revenus à fournir, à cinq ou six cents abonnés, un recueil parfaitement édité, où Carpenter voisinait avec Eekhoud, Kropotkine avec Maeterlinck, Demolder avec Giraud ; ce lettré qui lisait de sa voix stridente du Jules Laforgue au dessert de festins arrosés de bourgogne montois — parce que paternel — s'en souvient-on ?

Avec Demolder, vous collaboriez activement à la *Société Nouvelle*. Mais avec votre ami, vous manifestiez parfois d'autres velléités que celles de l'austère travail...

Vous vous amusiez à visiter ensemble les vieux cafés du bas de la ville. Vous l'aidiez, dans la mesure de vos capacités, à poursuivre les études comparées qu'il avait entreprises sur les propriétés et qualités des bières du cru... Vous faisiez de longues promenades à pied, le long de la Senne et de la Woluwe. Vous poussiez jusqu'à la vieille ferme ancestrale de Court-Saint-Etienne, foyer des Demolder, jusqu'à l'abbaye de Villers.

C'est ici, qu'un jour, votre guide, pour vous donner le change sur sa sveltesse, a entrepris de franchir la muraille de clôture des ruines. Mais la crête râpeuse des briques fait l'effet de crochet sur la rotondité de son bedon. Le voilà immobilisé, fruit imprévu d'un espalier surnaturel. Sur le fond de ciel bleu, la circulaire silhouette de Demolder s'agite, se trémousse. Son rire le secoue. Il figure, dans le paysage rustique, le faune surpris en maraude. Il se voit tel. Il jouit de son propre mécompte. Et tout l'environ de prairies, de bos-

quets, de vieilles briques roses retentit de la joie du symbole !

Sans doute, on ne peut pas dire que ce fut dans ces heures d'amusette que Demolder et vous-même écriviez vos livres, tant de livres, vous et lui. Cependant il ne m'a pas semblé impertinent de vous rappeler ces instants d'une amitié qui a fait une des grandes richesses de votre cœur, et qui a coloré, en maints endroits, votre inspiration, pour différente qu'elle apparaisse de l'inspiration demoldérienne, de par ailleurs.

Demolder parlait peu. Vous n'avez guère de ses réparties à nous redire, de ses traits d'esprit... Mais vous le revoyez dans le mouvement perpétuel de ces randonnées joyeuses ; un peu comme James Ensor, dans une petite eau-forte que vous possédez, l'a figuré : *Gragapansa* dansant au milieu de la route, au son d'une flûte de fer blanc que le peintre fait jouer du souffle de sa narine diabolique.

Dans votre train de vie de professeur, c'était là des heures de lumière et d'enchantement, aussi brillantes que celles où vous pouviez vous donner à vos compositions : *Contes au Perron*, *Histoires hantées*, *Haute-Plaine*, *Contes à la Nichée*, qui s'accumulaient.

Cependant, pour continuer votre course, vous avez dû transférer vos pénates à Schaerbeek. Comme à Laeken, vous n'avez là que des amis et vous achevez, en cette grande école, l'an passé, votre carrière de professeur.

Dans une cérémonie émouvante, les milliers de jeunes gens que vous avez, en trente-cinq ans, initiés, avec une bonté et une patience d'apôtre, aux éléments de la science et aux beautés de la littérature française, sont revenus saluer votre retraite. Et si c'est une belle heure, pour le bon serviteur, que celle où il ferme la grange sur la moisson enclose, c'en fut une pour vous que celle-là où tout était sincère : la reconnaissance qui se clamait vers vous, et la joie que vous éprouviez à sentir, déjà lourds et pleins de richesse, les épis de ce blé que vous

aviez semé de vos mains bienfaitrices, de vos mains fidèles.

Cependant, pour considérable qu'ait été votre effort en ce sens, mon cher ami, c'est une autre trace que je dois suivre, pour arriver à ce point de votre activité où la Compagnie vous pria d'être sien. C'est votre Art que je dois m'essayer à mettre en lumière.

N'importe lequel de mes éminents confrères aurait été mieux qualifié que votre serviteur pour parler de vos livres, pour en analyser les origines, en magnifier la portée.

Maints critiques perspicaces qui vous entourent, révérence parlé, avec des airs de bons lions repus, auraient à la perfection rempli la tâche de passer par le crible ces créations de votre cœur, pour en refaire d'autres foyers d'émotion.

Et cependant, je crois que personne ne pourrait éprouver plus de plaisir que j'en ai à parler de votre création littéraire — si mal que je le fasse, — parce qu'en vous, je tiens un conteur ; un sujet de conte aussi ; si vous voulez, le conte du conte.

Car vous êtes conteur et conteur presque exclusivement. Votre œuvre n'est guère qu'une succession de contes, de *Pierre Lanriol* et le *Ruban Bleu*, qui l'ouvrent, à la *Grâce de la Folie*, qui la clôt temporairement ; et quelquefois, à y bien penser, je me demande si vous même, cher ami, vous ne représentez pas quelque création spirituelle de Cazotte ou de Nodier, mêlée à notre vie terraquée pour l'allègement de notre âme, un beau conte rustique et enfiévré ?

N'est-ce pas, dès lors, l'occasion ou jamais de nous demander, en vous faisant accueil, ce qui caractérise cette forme d'art littéraire qui est si parfaitement vôtre ? Ou du moins de voir comment la fréquentation de votre œuvre nous permet d'envisager ce problème d'esthétique ?

Qu'est-ce, pour Stiernet, qu'un conte ? Ou bien qu'est-ce qu'un conte n'est pas ?

Et d'abord, quoi qu'on en ait dit, le conte n'est pas un court roman. Le conte ou la nouvelle est un épisode. Le roman des auteurs procède par développement, votre conte procède par concentration. En cela rien de bien spécial.

« Les épisodes du roman peuvent être tous menus, insignifiants presque », écrit Paul Bourget dans une préface à un choix des Contes de Balzac. « C'est le cas dans *Madame Bovary* et *l'Education Sentimentale*. L'épisode traité par la nouvelle doit être intensément significatif. Le roman permet, il commande la diversité du ton. La nouvelle exige l'unité de coloris, peu de touches, mais qui conspirent à un effet unique. Pour emprunter une comparaison à un autre art, elle est un *solo*. Le roman est une symphonie. Aussi compterait-on les écrivains supérieurs, à la fois, comme Balzac, dans l'un et l'autre genres ».

C'est clair, c'est net. Nous savons ce que c'est que le Conte de Bourget. Mais êtes-vous satisfait ? Non. Il faut pour juger de votre esthétique, avoir recours à un autre élément d'analyse. Or Edgar Poë a écrit, sur la poétique qui nous inquiète, quelques lignes que je veux vous rappeler.

« Il y a, dit-il, une erreur radicale dans la méthode généralement usitée pour construire un conte. Tantôt l'histoire fournit une thèse ; tantôt l'écrivain se trouve inspiré par un incident contemporain, ou bien, mettant les choses au mieux, il s'ingénie à combiner des événements surprenants.

» Pour moi (*Edgar Poë*) la première de toutes les considérations c'est celle d'un effet à produire. Ayant toujours en vue l'originalité (car il est traître envers lui-même, celui qui risque de se passer d'un moyen d'intérêt aussi facile et aussi évident), je me dis avant tout : parmi les innombrables effets ou impressions que le cœur, l'intelligence, ou pour parler plus généralement, l'âme est susceptible de recevoir, quel est l'unique *effet* que je dois choisir dans le cas présent ? Ayant donc fait choix

d'un sujet et ensuite d'un vigoureux effet à produire, je cherche s'il vaut mieux le mettre en lumière par les incidents ou par le ton — ou par les incidents vulgaires et un ton particulier — ou par des incidents singuliers et un ton ordinaire ; ou par une égale singularité de ton et d'incidents ; et, puis je cherche autour de moi, ou *plutôt en moi-même*, les combinaisons d'événements ou de tons qui peuvent être les plus propres à créer l'effet en question. »

Ici, j'en suis certain, mon cher conteur, ici, vous commencez de vous déclarer satisfait. Enfin, voilà une poétique du conte qui pour vous a de l'encolure, du pied, comme disent les jardiniers, et sur laquelle on peut élever autre chose que des anecdotes, des peintures de mœurs, des histoires ou des fables ; une poétique qui, si elle n'exprime pas le tout du tout du genre, reconnaît l'importance du *ton* et du *rythme* dans le récit, au même titre que l'originalité de la recherche de l'effet.

Parlant de vous, Hubert Krains, qui m'excusera de le citer quoiqu'il dût tout de même bien s'attendre à ce qu'on invoquât son témoignage pour l'illustration de Stiernet ; — Hubert Krains dit qu'on trouve en vous, à partir des *Histoires hantées* « un homme fiévreux, ardent, passionné, qui mêle son âme à l'âme de ses personnages, qui épouse leur joies et leurs souffrances, dont l'œil parfois s'hallucine, qui déforme ou grossit la réalité ou s'élançait dans le monde des chimères, des lutins et des fées ».

Hé parbleu ! puisque vous êtes conteur, qui pourrait s'étonner que vous preniez figure d'illuminé et couleur de sorcier ?

L'incantation à laquelle l'humanité, traînant sa souffrance, eut recours même avant la prière, n'est-ce pas le *conte* ?

*Il était une fois...* Y a-t-il paroles magiques qui aient apporté, à l'âme humaine, plus de joie, dans plus d'illusions ?

*Il était une fois...* Mais, c'est tout le conte ; c'est l'évocation

créatrice du beau mensonge ; c'est l'appel à l'infatigable régisseur de l'âme pour la mise en scène de cette représentation nécessaire à tout cerveau qui pense, pour vivre, pour s'élancer et pour se voir et se penser lui-même, à travers les Voiles de la Maïa.

Nous touchons ici à un des mystères de la vie intellectuelle qui commence à s'éclairer bien curieusement.

Et Bergson a bien montré que si, d'une part, le *corps*, toujours orienté vers l'action, a pour fonction essentielle de limiter la vie de l'esprit, pour choisir, au moment voulu, le souvenir utile, le souvenir qui éclaircira la situation présente en vue de l'action finale ; d'autre part, l'*esprit* — l'esprit de Stienet surtout — presse au contraire, sans cesse, avec la totalité de sa mémoire, contre la porte que le corps va lui entr'ouvrir. Et de là les jeux de la fantaisie et le travail de l'imagination, autant de libertés que l'esprit prend avec la nature.

En effet, pour vous, magicien, le conte c'est la liberté reconquise. C'est le triomphe de l'esprit sur la nature. Tant pis, dites-vous, si c'est aussi parfois la fièvre, et si un goût amer vous demeure le lendemain de ces banquets et orgies d'illusionniste !

Pour vous, le conte c'est la recherche de l'émotion par la sympathie ; c'est la fusion dans l'univers par l'amour. En quoi, vous avez merveilleusement raison ; et grâce à quoi je m'explique enfin comment le conte est la forme la plus généralement dispensée, parmi les hommes, du don poétique : ce que Messieurs les poètes lyriques n'auraient jamais voulu avouer. Ils ne sont pas orfèvres, M. Josse !

Enfants et hommes vieux, sauvages et civilisés, princes et mendiants, tous, par des contes, se prolongent, s'augmentent, s'élèvent, se cachent, se retrouvent et s'adorent à nouveau

eux-mêmes, ailleurs, encore et toujours différents, à tout moment.

Il en a été partout et à jamais ainsi. Les contes de l'Odyssée, de la *Aga* ou contes de la Genèse, les contes des Mille et Une Nuits, les contes de Perrault, les contes de Grimm, ne sont que des échos de cette voix de l'humanité qui proclame que, dans notre course à travers des choses inévitables, sous les chaînes des phénomènes inexorables, malgré tout nous sommes libres, puisque nous pouvons en contant des histoires, bondir au delà de nous-mêmes.

La science dit : « Identiquement, tel phénomène se passera ainsi toujours ». Et cela, c'est la nécessité.

Le conte dit : *Il était une fois...* Tu ne seras qu'une fois... On ne te verra qu'une fois... Tu es beau... Tu es fort... Tu es unique... Tu es le fils préféré... Et voilà la liberté, voilà l'espérance, voilà le bonheur de vivre retrouvés.

« *Une fois* » s'oppose ainsi à la *série*.

« *Il était une fois* », cela veut dire : arrière la mort, l'obéissance, la servitude. Et vous savez mieux que moi, cher ami, le professeur, qu'en toute âme, ce qu'il y a de plus vigoureux, c'est sa faculté de désobéissance et du saut hors du rang ; cette faculté que l'homme adore sous le nom de *liberté*... et en vertu de laquelle il fait des contes !

Et chaque créature se répète les siens. Et les plus beaux pour chacun sont les contes qui le font s'élaner plus haut dans le mensonge, dans l'illusion, dans le bonheur.

A un prince du fond de l'Afrique, qui a favorisé son passage, un explorateur demande ce qu'il peut lui offrir de plus agréable : le livre des *Contes des Mille et Une Nuits*, dit le nègre. Feriez-vous une autre réponse si un voyageur mué, pour vous, en riche libraire, vous faisait la même question ?

— Dans la traduction de Mardrus ! ajouteriez-vous, peut-être. Le plus beau livre du monde, tout le désir, toute l'aile,

toute l'âme éperdue... et des lèvres... Le livre qui nous a rendu, à trente ou quarante ans, l'émotion des moments divins de notre enfance où nous écoutions ces voix venues de l'obscurité des temps, — mais dans un décor que le bon M. Galand, premier traducteur et homme vertueux, n'avait pas cru nécessaire de nous montrer, le décor du D<sup>r</sup> Mardrus.

Vous vous êtes souvenu, cher ami, des contes que jadis vous vous disiez entre écoliers, sur le pas des portes, par les tièdes soirées d'été ; et vous avez fait des livres adorables pour les enfants.

Vous vous êtes rappelé ces contes de la veillée, de l'« écrienne », chez la vieille teilleuse de chanvre... Les contes du berger aux formules magiques, si mystérieuses, aux expressions incompréhensibles, qui, à l'orée du bois, au milieu de la bruyère, prenaient des airs d'incantation... La brume violette se tasse au creux des buissons ; la buée monte des moutons assemblés autour du pasteur, le chien à ses pieds ; une cloche au loin sonne l'heure au village.

Vous les avez chantés en vos *Histoires hantées*, en vos contes de *Hautes-Plaines*, ces tâtonnements de l'esprit qui s'élançe, qui se croit des ailes, qui veut sortir de l'étreinte des choses lourdes et cruelles, qui invente les plus folles hallucinations pour écraser sa raison, rire de son intelligence, bafouer son bon sens.

Car pour assouvir le besoin de se faire bondir le cœur, tous les moyens sont acceptés. Tous les sujets de contes sont bons, ravissants ou tristes, humbles ou exaltés, cruels ou bienveillants, réels ou imaginaires, si le ton du conteur entraîne l'auditeur.

Passionné de musique, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que vous excelliez à créer, dans vos récits, ces rythmes spéciaux de la narration qui concourent à l'effet recherché sur le lecteur ?

Dans ces rappels de la plus vieille mentalité wallonne que

sont vos histoires hantées, vos contes de la haute-plaine, si vos recherches de style ont parfois dérouté ou crispé maints critiques ; si vos accès de fièvre, vos « absences » dans la texture du conte ont choqué quelques amateurs exclusifs d'anecdotes littéraires — quant à moi, elles me ravissent. J'y goûte cette qualité suprême du conte que j'appelle, faute d'autres termes, la puissance de rebondissement. Si vous aimez mieux, la vertu de votre art, c'est de faire vivre vos mensonges au rythme, à la vitesse et sur l'air de danse qu'il vous plaît de siffler.

Quand le Preneur de Rats du conte de Grimm emmena, hors de la ville, tous les petits enfants en jouant de la flûte — c'était des contes comme vous en avez écrits qu'il leur contait sur son instrument, soyez en assuré.

Cependant, les enfants sont devenus rares, et je n'éprouve aucune espèce de gêne à remarquer qu'on n'a jamais senti si tristement qu'à présent la fatigue de la plupart des soi-disant conteurs à jouer de cette flûte ; ni la lourdeur des lecteurs à suivre le preneur de rats, et à consentir à ce rebondissement dans le songe et l'alibi. Le monde, en se refroidissant, devient-il plus dur et pesant ?

La plupart des critiques eux-mêmes ne sont-ils pas demeurés obstinément attachés des quatre pieds à la terre, sous le chant de quelques-uns de vos plus beaux contes, parce que vous n'aviez pas voulu vous y borner à telle annotation de pittoresque régional propre tout juste à donner une anecdote ?

Mais si le conte se fabrique, aujourd'hui, mécaniquement, pour les besoins de ce genre de lecteurs, il se lit de même. Gauche et avachi, comme un article de pacotille, il ne sert généralement non plus qu'à satisfaire l'appétit grossier de consommateurs sans papille gustative, sans désir de folie, sans passion du « plus qu'eux-mêmes ».

Et ainsi, faute de contes, bien plus que faute d'alcool,

d'opium ou de « coco », l'humanité est peut-être en train de se fermer les paradis artificiels.

Au nom du progrès, peut-être a-t-on trop abondamment, trop rapidement versé, dans ces cervelles à capacité et résistance réduites, le moût bouillonnant de la civilisation ?...

Le goût de la lecture passionnée, le plaisir de l'imagination ne sont pas si naturellement innés que pourrait le faire croire le nombre considérable de mangeurs de papier imprimé, ni la fortune — c'est le bruit qui court — des éditeurs et des auteurs à succès.

Pour beaucoup de cerveaux nouvellement instruits de l'*A B C*, il y a eu visiblement trop peu d'exercice intellectuel chez leurs générateurs. Ils ne peuvent prendre amusement encore à ce qui n'est point pâture pressante, instruction technique ou autres utilités.

On estime qu'il faut, pour construire une intelligence riche, nette, transmissible aux enfants, autant d'années que pour planter un parc ou quelque beau jardin touffu et rayonnant : vingt-cinq à trente ans. C'est peu, mais tout de même c'est déjà une réserve qui oblige les nouveaux riches à attendre, devant certains de vos livres, mon cher ami. Ce seront leurs petits enfants qui les liront.

Mais, à ce sujet, avez-vous pensé à un fait curieux ?... Si l'on se remémore les contes de ces dernières cent années, en aucune langue, la forme d'activité mentale qu'on appelle sensibilité ne semble avoir encore sérieusement réagi au contact de ces puissants modificateurs de l'activité humaine, le chemin de fer, la bicyclette, l'auto, le cinéma ?

Sans doute, nous connaissons, et même assez nombreux, des récits de randonnées aériennes, d'épreuves de sport, de voyage en auto ? Il y a, dans la littérature, maintes actions dramatiques à décors d'avions ou de chevaux-vapeur ? Cependant, la pensée n'a pu encore, en s'aidant de ces engins méca-

niques, multiplier le nombre de ses prises de contact avec la matière dans la proportion où la pédale ou le moteur à essence augmentèrent la vitesse de notre marche sur la plante des pieds.

Peut-être n'est-ce plus qu'une affaire de temps ? Est-ce qu'un jour viendra, où, à la formidable assimilation du monde extérieur par nos sens multipliés, correspondra une utilisation de représentations nouvelles par l'imagination du conteur ?

Dans l'affirmative, style et fond, sujet et ton, que sera le conte futur ?... C'est un mauvais métier que celui de prophète.

Demeurons, pourtant, certains qu'on s'en tirera ! Ce n'est pas en Belgique, terre classique du conteur, que le genre pourra jamais mourir, fût-ce sous l'avion.

En effet :

« Ce qui frappe le plus celui qui étudie notre littérature, écrivait dernièrement M. Albert Giraud, c'est la prédominance de deux genres : la poésie lyrique et le conte. »

La cause principale de ce pullulement, à tout le moins du pullulement de conteurs en Belgique, pour le maître critique et grand poète, elle est dans *notre nature* propre.

« De même, dit-il, que les idées générales ne nous séduisent guère, de même nous n'avons qu'un goût médiocre pour l'ordonnance et la composition, pour l'architecture que réclame l'art du roman. J'ajoute (Je, c'est M. Albert Giraud) que l'acuité des analyses psychologiques profondes ne nous attire pas. Nous nous émouvons facilement, mais notre émotion n'est pas de longue durée. Nous imaginons volontiers une action simple, brève et qui nous permette d'exprimer notre sensibilité...

» Les Wallons, plus encore que les Flamands, manifestent, pour ce genre, une prédilection passionnée. Les conteurs de Wallonie forment une famille nombreuse et prolifique, dont les œuvres, si elles se ressemblent un peu entre elles, n'en

diffèrent pas moins les unes des autres par un accent spécial, par une sensibilité particulière et, si je puis dire, par une sorte d'odeur locale. Chacun de nos conteurs a choisi sa province, son arrondissement, sa région, son fleuve ou sa rivière, son village ou son hameau. »

Ce n'est pas vous qui vous inscrieriez en faux, mon cher ami, contre ce gracieux jugement.

Peut-être même vous rappellerez-vous qu'à l'exposition de Charleroi de 1911, quelqu'un tenta une sorte de panoramatombola de la littérature wallonne, où ne fut pas distribué moins que quelque chose comme une centaine de fiefs, biens-fonds de toute nature, forêts et pâtures, villes et villages, campagnes, fleuves, rivières, étangs et marais, aux conteurs wallons de toute envergure, et ce en pleine propriété littéraire, et sans frais ni taxe de notaire.

À vous, mon cher ami, le distributeur bienveillant avait naturellement réparti *la Hesbaye*, déduction faite de certaines dépendances et servitudes que MM. Krains et Garnir réclamaient du droit d'occupation.

Mais, Waremme, notamment, vous était dévolu tout entier et la haute-plaine environnante pour le motif décisif que nul plus que vous, parmi nos conteurs, n'aima cette portion du sol patrial ; que nul mieux que vous ne la célébra.

Et voilà tout d'abord, si nous avons ici le loisir d'étudier à fond votre œuvre littéraire, un point de départ tout trouvé, et d'où nous serions assurés de ne point faire fausse route.

En effet, quelque nombreuses et frappantes qu'apparaissent les contradictions qui s'amalgament dans les formes de votre inspiration (car vous admettez, n'est-ce pas, mon cher ami, que vous représentez, avec vos airs tendres et cordiaux, l'être littérairement le plus changeant, retors, sournois, tortueux qui soit), une vérité et même deux demeurent bien distinctes de votre *film*.

Et c'est *primo* : que vous avez eu un nid ; *secundo* : que vous avez des souvenirs d'enfance.

Dès votre premier livre, ce *Pierre Lanriot*, dont vous me maudissez, *in petto*, je l'entends d'ici, de rappeler le nom, vous commencez vos oraisons à l'adresse de votre village et de la plaine hesbignonne.

« Ah ! si vous étiez né à Fédan, écrivez-vous, comme vous aimeriez la grande plaine ! — ennuyeuse, monotone ? — Vous ne comprenez point sa poésie. Etant enfant, vous n'avez jamais piqué les bœufs puissants qu'encourage la bizarre mélopée, en automne, le long du sillon sombre d'où monte la buée ! Vous n'avez jamais marché, encore marché, toujours marché, forcé de continuer dans ces champs infinis ! Vous n'avez jamais entendu les cloches se parler dans la campagne immense, à l'angélus du soir ; vous ne l'avez jamais vue blanche, la grande plaine, blanche de neige avec ses corneilles qui planent comme des floraisons noires de tombeaux cachés sous l'hermine ! Vous ne l'avez jamais vue à la saison des amours, déployant sa splendeur vespérale, quand son beau soleil à elle l'embrase, avant la nuit, dans un grand baiser rouge ! Il s'en va, l'aimé ; et maintenant derrière lui, croit-on, aux confins du ciel noir, on voit encore les flammes ardentes d'un grand foyer, dont les étoiles paraissent des étincelles. Ce sont les hauts-fourneaux du pays de Liège. De là sort le fer dont l'homme fabrique des socs de charrue qui labourent la terre et des lames de sabre qui donnent de l'engrais à celle-ci... »

Est-ce assez charmant, et compassé, et coloré, et rengorgé, et paysan ? Vous reprendrez souvent le couplet, au cours de votre vie de conteur. Vous ne le chanterez pas d'une voix plus sincère, fut-ce avec des paroles plus choisies et sur une musique plus pure. Vous ne ferez pas oublier ces pages de début, le vouliez-vous — et vous le voudriez — ingrat !

Dans l'œuvre première d'un auteur, il est piquant de retrouver en germe les particularités qui donneront plus tard leur caractère à la suite des productions antérieures.

La gaucherie qui tient à l'ignorance du métier, la brutalité ou la violence qui ne sont qu'une forme de la timidité, se voient, à ces premières mesures du chant, rachetées par la verdeur de l'accent et la franchise des coudées. Le génie impollué laisse à chaque débutant toute la saveur de son cru.

Et vous savez que de grands bourgognes, dès même leurs premières années, plaisent à certains amateurs passionnés qui disent que toute cave ne doit pas se vider à l'état « pelure d'oignon... »

Or, ce fief hesbignon qui vous appartient en propre, ce majorat indiscuté, on reconnaît généralement que vous l'avez exploité avec une adresse, une activité, et aussi, dirai-je, un rapport digne des fermiers-censiers qui fument le samedi soir, en attendant le barbier, à l'auberge de l'*Ane Musicien*, devenu le *Pet d'Ane*.

Aussi, vue d'aujourd'hui, quelle n'aurait pas été votre maladresse à faire fi volontairement d'un élément de pittoresque si certain et d'originalité si facile qu'une source de couleur locale ?

Tours de mains et ficelles de métiers à part, pour un conteur de votre race, dont les personnages restent indéfectiblement attachés à la terre, en vérité, vous n'auriez pu vous passer de cet acteur qui, lui, n'a rien de fantasque ; de ce protagoniste qui, lui, est toute réalité, tout poids, toute mesure : le sol, le *sol natal*.

Au surplus, dans une terre aussi vieille et riche en morts que la nôtre, qu'est-ce qu'une Campine, une Flandre, une Hesbaye, ou n'importe quelle région de la mer à la Semois, sinon, en définitive, une création d'art ? Qu'est-ce, sinon, au sens absolu, la composition, à l'aide d'éléments naturels,

d'une œuvre nouvelle suivant les lois de volonté ou d'amour que les hommes se transmettent de père en fils, depuis des siècles ?

N'importe quel petit village de Flandre ou de Wallonie, qu'est-ce autre chose que l'image savoureuse, l'idole en chair, en verdure, en glèbe jaune, érigée par notre besoin de vivre en espérant, de notre idéal ? Qu'est-ce sinon chaque fois un triomphe de l'art vivant ?

Dès lors, pourquoi dans le décor régional que vous placez, vous bon conteur, comme toile de fond à vos meilleures affabulations, ne verrait-on pas un facteur de votre succès, un élément aussi actif que la manutention de vos figures de rhétorique ou vos soucis de grammaire ?

Le pathétique formidable des contes d'Eekhoud, notre maître à tous, en Belgique, ne résulte-t-il pas, le plus souvent, de la grave et sournoise harmonie des éléments qui se jouent des hommes, pour les exalter ou les écraser ?

Une grande partie de l'angoisse qui filtre de quelques-unes de vos productions les plus typiques, ne s'explique-t-elle pas par l'opposition du réalisme solide de vos Wallons dans leur existence matérielle avec l'éclat surnaturel des hantises de leurs cerveaux ?

Au surplus, heureux auteur, avec un fief qui vous appartient en propre, un majorat indiscuté, vous possédez un autre trésor : vous avez des souvenirs d'enfance !

Et quel homme de lettres, notamment quel conteur, pourrait apprécier trop hautement la valeur de ce don ?

Avoir, dans ce merveilleux appareil enregistreur d'images qu'on appelle : un cerveau d'enfant de la cinquième ou sixième (j'en connais de la troisième) jusqu'à la quinzième ou seizième année, suivant la rapidité d'apparition de la moustache, de la pomme d'Adam et des boutons d'acné qui bouleversent tout l'édifice ; avoir dans cette pulpe, un milliard de fois plus

sensible qu'une pellicule de kodak extra-rapide, avoir fixé sans arrêt les sensations sans nombre de l'ouïe, de l'odorat, de la vue, du toucher ; avoir connu et se rappeler à volonté toutes les choses, les bêtes, les gens, les maisons, les greniers, les jardins, les forges, les apprentis, les habitudes, les tics, les vices, les folies et souvenirs même de cette collection d'individus qui traversent les pas d'un enfant ? Mais, c'est être maître d'un monde ! C'est avoir à soi, si l'on tient une plume, telle matière plastique qui fait tenir debout les pensées les plus vagues, donne un sens aux plus instables boussoles, simule corps et âme aux fumées les plus légères d'une cervelle aux abois !

On sait que vous n'avez pas une horreur spéciale pour les métaphores culinaires. On dira donc que les souvenirs d'enfance paraissent, pour un conteur de votre acabit, adroit de son métier, l'équivalent de ces conserves alimentaires que la ménagère prévoyante tient en réserve dans ses armoires, et qui lui permettent de corser, en un instant, le temps du porto, le déjeuner du convive inattendu.

Le tout, naturellement, en l'occurrence, est d'avoir des souvenirs d'enfance, comme des conserves, de bonne marque... Mais l'un et l'autre se trouvent. Les vôtres, de souvenirs, sont souvent excellents et vous en avez d'exquis. « La Fête à Dolée », « La Girouette », « L'Enseigne », « Mon oncle Aubin », « L'Algérienne », « Le Magicien », ruissellent d'une poésie simple, pensive ou riieuse, mais rustique et colorée, fleurant la terre, le blé, la menthe sauvage et qui, dans sa force drue et populaire, est aussi différente de la rhétorique des odes et des cantates, que l'émail des prairies de la vitrine de la fleuriste — et encore, quand la cantate est bonne entre les cantates.

Une revue même rapide de toutes vos œuvres ne pourrait être tentée à présent. On ne dit pas que le rayon de vos livres,

dans nos collections, soit trop chargé, mais que le temps que nous pouvons y passer est trop court.

Cependant, quand tant de vos amis présents et de si éminents, daignent permettre au plus humble de vous recevoir dans une Compagnie dont le rôle le plus visible est sans doute de dénoncer que ses membres ont généralement des titres à la Croix civique du métier des lettres ; en ce moment, les souvenirs acquièrent quelque droit à réclamer leur part à la cérémonie.

Vous et moi avons fait déjà grande part de notre chemin, cher ami. Les ombres vont venir. Et les plus impérieuses, qui se rencontrent au soir de la journée, sont quelquefois celles de nos rêves.

C'est ainsi que tous les vieux de votre village hesbignon qui fument le soir sur le banc devant l'étable ; les vieilles qui boivent leur café en branlant le menton et racontant combien au temps jadis les étés étaient plus chauds ; les « bâchelles » qui tricotent au long de vos haies de Haute-Plaine, ou vont filant en légendes les cheveux de la Vierge ; vos amoureux, tant de pauvres victimes de l'amour dont vous ne voulez jamais pacifier l'âme que par la fuite ou la mort ; ces innombrables créations charmantes ou tragiques de votre génie enfiévré et inquiet, je les sens pousser sur les portes de mon cœur.

Mais, si je venais à céder, à leur permettre d'entrer, où mettrions-nous ici tout ce monde de bergers et de passeurs d'eau, de menuisiers, de forgerons, et de petites gardeuses de vaches ?

Déjà, en ai-je trop dit ? Il me semble qu'une odeur champêtre embaume nos narines. De larges parfums, de bois qui flambe et de pain au four, s'étalent. Il passe des brises chargées de l'arome des foins coupés. Nous entendons l'alouette, la roue du char, le grelot de la diligence, le déchirement soyeux de la rivière qui tourne et brise sur les roches... Et deux grands

yeux nous regardent fixement, deux larges prunelles bleu fleur de lin...

C'est votre rêve campagnard qui, une fois encore, nous a conquis. C'est le doux triomphe qui se répète de ces naïves ou pittoresques créatures de Wallonie à l'âme souvent inquiète mais toujours délicate, qui nous ont appris la noblesse de la vie besogneuse, la gloire de la souffrance de vivre, l'irrésistible puissance de la sympathie — de la bonté quand même !

En vérité c'est la pure moralité de votre œuvre, encore que vous n'ayez certes jamais voulu moraliser personne en contant.

La Bonté, la Pitié, sont inscrites à toutes les stations du Calvaire que gravissent les créatures de votre imagination, se blessant et se déchirant à la recherche de l'amour. Dans leur mélancolie et leur ardeur mystique, et même dans leurs larmes, ce n'est jamais le pessimisme qui triomphe, mais l'adoration de la vie, l'espoir du mieux, le culte de la beauté.

Vous avez parfois, en proie au genre de la contradiction qui vous maîtrise, voulu nous faire croire que vous trouviez notre monde irrémédiablement mauvais et inhabitable ? Vous nous avez menacé d'en sortir en claquant les portes ?

Vous avez même une fois commencé votre confession et avez crié vos vices et vos défauts. Comme vous êtes sincère avant tout, craignant d'en oublier, vous avez appelé, un jour votre ami le plus intime à une consultation, certain, hum !... que rien de mauvais n'échappe aux vieux amis. Le perforeur d'âmes est venu.

« Assis en face l'un de l'autre, nous tirions des bouffardes. avez-vous écrit. Au-dessus de la mienne, dans laquelle mon pouce avait enfoncé le tabac avec excès et violence, comme s'il eût écrasé de la cervelle de Prussien, s'élevait soudain un véritable incendie, ardent, échevelé, fumant à l'égal d'un feu de fanes dans la buée d'automne, à l'arrachage des pommes

de terre. Les flammèches volaient, menaçant les tapis et les habits.

» Doucement, l'ami me reprenait :

— Tu bourres trop ta pipe...

— Je suis celui qui bourre trop sa pipe ! »

Et moi je vous dis :

— Rassurez-vous ! Le cas n'est pas grave. Votre pipe tire bien ; votre tabac est bon. C'est-à-dire que la vie est faite pour être mordue à coups démesurés, même les yeux fermés : pour être dévorée trop tôt.

Et quand, venu aux pieds de l'Éternel, les bras jetés au ciel, vous clamerez avec des sanglots (c'est vous qui l'écrivez) :

« Pardonnez-moi, Seigneur, pardonnez-moi ! C'est la faute à Monsieur Coumanne ! ». Dieu vous pardonnera.

Et vous le savez. L'espoir en vous est plus fort que tout. Vous le tenez de votre oncle Aubin qui, lui-même, paya sa conquête d'un de ses yeux, et tout défiguré qu'il est, appelle les clients de l'œil qui lui reste :

« — Allons, qui veut les bonnes chiques de Blaret ? »

« Sa tête ne demeure pas un moment immobile ; il regarde tout le monde à la fois ! Sa figure resplendit et l'on dirait vraiment que l'œil perdu est plus expressif encore que l'autre ; que la paupière se tient fermée avec obstination, parce qu'elle garde jalousement un bonheur plus rare, plus précieux, plus chèrement conquis, mais tellement intense, qu'à travers le voile égoïste, passe un rayonnement inexprimable, le rayonnement du grand bonheur d'aimer...

— Voyez, voyez, ma belle ! Les bonnes chiques de Blaret ! Les caramels d'amour ! »

Et Hubert Pâquay, le plus douloureux de vos enfants, votre Tonnelier lui-même, trompé, trahi, dans le petit café le soir de la ducace, à l'invitation méprisante de goguenards, dira-t-on, mais non ! pour obéir une dernière fois à l'impulsion

sublime de son cœur douloureux et bafoué, il entonna tout de même sa romance devant l'épouse criminelle et inconsciente.

» Le tonnelier entonna sa romance d'une voix faible et blanche, à peine entendue, à trous comme le chant d'un accordéon détraqué.

» La suite des couplets peignait, avec des mots simples, le ravissement attendri de la jeune mère devant le berceau de son nourrisson, l'amour filial, l'amour fraternel, l'amitié et exaltait enfin l'amour farouche et absolu des fiancés.

» Tous reprenaient le refrain. Le sourire moqueur avait disparu des visages devenus graves. La dernière fois, la poésie banale se gonfla, s'allongea avec ses élancements d'hymne de Pâques :

Ouvrons nos cœurs à la tendresse ;

L'amour ensoleille les jours.

Aimer c'est la suprême ivresse.

Il faut aimer toujours,

Il faut aimer...

... Alors Mauquet (le fils du riche marchand de grains) s'approcha sournoisement de Pâquay, par derrière, et lui versa dans le cou un verre de bière.

» Françoise (l'épouse prostituée), subitement pâle, bondit vers Mauquet :

— Gamin, sale gamin ! Il ne me plaît pas... Il ne me plaît pas ! »

Ah ! vous avez atteint-là, mon cher ami, le sommet de votre art, et si votre livre vous a fait saluer maître romancier quand vous étiez déjà maître conteur, cette scène, pour moi, vous sacre *Sonneur de cœurs*.

Et tout de même, qu'est ce que l'Art, que veulent tous les arts, si ce n'est, quoi qu'ils disent, quoi qu'ils prétendent : « *Nous faire battre le cœur* » ?

De ces quelques indications, ces trop rares citations,

j'espère avoir montré que c'est par le sentiment d'une juste admiration pour un talent où tout est honnête et généreux, pour un succès qui ne doit rien à l'esbrouffe ni à aucune capitulation de la conscience, que l'Académie a pris l'initiative de vous appeler à elle. C'est un honneur pour nous tous de vous accueillir au nom de vos admirateurs. Cependant c'est un bonheur particulier pour moi de pouvoir ajouter ceci : je ne puis oublier qu'à côté d'un Stiernet artiste, il y a un Stiernet brave homme, héros du dévouement à la chose publique, héros de l'amitié. Ce sont les deux Stiernet que nous prétendons tenir, je vous le déclare avec tendresse, avec fierté...

Arrivé à ce point, celui qui parle ici, pourrait se taire. Il a rempli son rôle, avec une faiblesse qu'il sent plus tristement que quiconque et qu'il vous prie personnellement d'excuser.

Mais tenez... cependant il rentrerait plus content dans le silence si tel dont on associe fraternellement le nom au nom de Stiernet, comme chacun pense à Benoit en pensant à Colpin, — si Hubert Krains, par ma bouche, vous disait le dernier mot :

« J'ouvre la main.

» Colpin lève la sienne aussi haut qu'il peut, en pinçant avec les dents sa lèvre inférieure ; immobile et large, elle domine un instant sa tête, puis elle retombe dans la mienne avec le bruit d'un marteau frappant sur une enclume :

— Moi aussi, je vous aime toujours, vous le sentez !

— Je le sens, Colpin... Je sens battre contre mon cœur, vos deux cœurs qui ont le goût de notre terre et l'arôme de notre pain. Je voudrais vivre encore dans la bienfaisante chaleur de leurs effluves fraternels. Mais un temps vient où il faut se quitter. Je bénis le ciel qui a voulu que ce fût par un matin de printemps, où la nature contient plus de promesses que les bras ne peuvent en étreindre, où tout sourit, où tout rayonne, où la figure même de Mademoiselle Agnès qui vient

d'apparaître à la fenêtre, entre deux bocaux de caramels, semble moins revêche, comme si les violettes de son enfance effleurissent aussi dans ses yeux...

» Adieu ! mes amis... »

---

### **Discours de M. Hubert Stiernet**

*Messieurs,*

Vous aviez décidé que, jusqu'au moment où l'Académie serait complète, les nouveaux élus prononceraient l'éloge d'écrivains belges disparus avant la création de l'Académie.

Dans votre esprit, cet hommage public devenait une espèce d'élection posthume destinée à nouer la chaîne fraternelle entre les aînés, morts au milieu de l'indifférence, et ceux qui vivent dans une Belgique plus consciente de ses obligations envers les interprètes de son cœur et de sa pensée.

Vous aviez compté que le temps de remplir vos cadres, sans imprudente précipitation, vous permettrait d'accomplir ce pieux devoir. Mais vous aviez humainement oublié Celle qui écoute derrière la porte. Deux fois en moins d'une année, elle vous a rappelé sa formidable présence ; elle vous a signifié qu'en dépit de ses propres décrets, l'Académie, avant d'être complète, entendrait des éloges funèbres ; et c'est par son injonction que me voici chargé de prendre la parole dans une cérémonie d'un genre nouveau pour vous.

Qu'il me soit permis d'abord de vous assurer que la profondeur et la sincérité de ma gratitude envers les artistes éminents et les savants réputés qui ont daigné m'agréer en leur haute Compagnie se mesurent à l'importance de l'honneur qu'ils m'ont décerné avec tant d'indulgence.

Cet honneur, Messieurs, vous l'avez rendu plus insigne et plus émouvant par la qualité de celui que vous avez choisi pour me souhaiter la bienvenue et qui vient d'apporter à sa mission, avec son habituelle maîtrise d'expression, sa fantaisie, sa raillerie souriante, une bienveillance de jugement dont je reste un peu confus.

Il y a quelques années, mon cher ami, vous avez bien voulu me conduire dans votre contrée natale. J'ai logé dans la chambre du petit Colet, j'ai partagé la tendresse de ses parents. L'accueil dont la joie me fut donnée alors, dans l'inoubliable et délicieuse demeure du Parvis Saint-Christophe, s'apparie, dans mon cœur reconnaissant, à celui que vous m'avez réservé aujourd'hui et qui mettrait en péril la modestie la plus justifiée. Vous avez été généreux comme le sont rarement les riches ; et vous êtes riche cependant, riche d'un talent si frais, si original, qu'aucun autre sous ce rapport ne peut lui être comparé. Comme ceux dont vous avez parlé avec éloquence, vous avez — je ne dirai pas « exploité », l'écrivain n'exploite que lui-même et ne tire pas, tel un fermier, profit de sa terre — vous avez, dis-je, chanté votre petit coin. Vous avez tressé, au pays de Fontaine, une guirlande printanière que nul automne n'effeuillera. Mais, vous avez su joindre à cette ravissante et perpétuelle jeunesse de cœur et de langage, le désir ardent de tout voir, de tout lire, de tout savoir qui vous fait comprendre l'humanité et l'aimer telle qu'elle est.

Cette curiosité intellectuelle a contribué à vous lier d'amitié avec un homme qui la possédait aussi au suprême degré et dont je suis heureux de pouvoir célébrer les mérites : Ernest Verlant, le profond érudit, le parfait humaniste, le solide écrivain.

Érudit, humaniste : ces deux mots reviennent sous la plume

de ceux qui tentent de définir la personnalité d'Ernest Verlant.

On ne peut se méprendre sur la destinée de l'élève de rhétorique qui monte, en 1879, à la tribune du Cercle académique de l'Institut Saint-Louis, pour y traiter ce sujet : *De la Mission et du Progrès de la Poésie*. Il a dix-sept ans. Quelle ordonnance méthodique dans son travail, quelle lecture il révèle ! Les Pères de l'Église, les tragiques grecs, les auteurs latins, les grands poètes français de Malherbe à Hugo, sont cités avec à-propos par le jeune conférencier. La langue dont il se sert manque sans doute encore de fermeté et d'élégance, mais quelle clarté et quelle justesse déjà ! Peut-on, par exemple, formuler une définition plus simple et plus concrète de l'idéal ? « La raison aspire à l'absolu ; placée en face d'un objet beau, mais imparfait puisqu'il est créé, elle élimine toutes les imperfections de la réalité et s'élève à la conception de cet objet dans un état de beauté parfaite qu'aucune existence individuelle ne peut réaliser. C'est là, l'idéal. »

A vingt ans, Verlant est déjà une espèce de savant. Sa jeunesse studieuse, il l'a vecue dans les vieux siècles ; il en connaît l'esprit, les hommes et les œuvres. Les habitants de l'Olympe et les Héros, les personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament sont ses familiers. Il reste avec eux en relations suivies. Quarante ans après, quand il songe à donner à ses vues sur la vie une forme littéraire, c'est à ses premiers et fidèles amis qu'il confie, dans les *Dialogues des Morts* et dans *Héraclès libérateur*, le soin de le traduire. Ils ont, il est vrai, évolué ; ils se sont modernisés ; bientôt même ils se laissent aller à des aphorismes libertaires : « L'amour n'encourt aucun châtement, ni ne mérite aucune récompense, pas plus que son frère le vent et son frère le feu. » — Aussi bien que les hôtes du salon d'Arthénice, ils distillent de tendres définitions : « L'amour est un fruit, un fruit qu'on mange le plus souvent trop vert et agaçant les dents, ou trop mûr, ou sali

de poussière, mais quelquefois, par aventure, fondant, sapide et parfumé, au point juste de sa maturité heureuse.» Didon, à qui Énée murmure ces jolies choses, ne peut contenir son ardeur mal éteinte et soupire : « Taisez-vous, vous me feriez venir l'eau à la bouche ».

Qu'on ne croie pas, sur la foi du titre : *Lazare et le Mauvais Riche*, que cet autre dialogue est l'amplification de la page connue des Évangiles. Lazare et le Mauvais Riche se sont rejoints dans les jardins enchantés des myrtes et de violettes. Ils se remémorent leur vie terrestre ; ils accusent, l'un, les riches, l'autre, les pauvres, d'avoir inventé pour servir leurs desseins, la parabole contée par saint Luc. Mais, Lazare n'est plus le pauvre résigné qui se contenterait des miettes tombées de la table somptueuse ; Lazare a passé par les syndicats ; on entend bien à la façon menaçante dont il dit : « Patience ! » ce qui lui reste de la vertu d'ancien régime qui porte ce nom ; si on le pousse un peu, il profère d'effroyables paroles d'anarchiste : « Plutôt le néant que l'injustice ! » Si bien que, lorsque la voix grave d'Abraham les rappelle au silence par ces mots : « Dormez, il n'est pas encore temps », on ajoute à part soi : « Cela ne tardera guère ».

*Héraclès libérateur*, une tragédie en prose, à la manière antique, décèle une non moins remarquable hardiesse d'idées. Par cette œuvre pleine de beautés, Verlant introduit un nouvel élément psychologique dans la mythologie. Hercule, ce fort de l'Olympe, qui a passé sa vie à faire des poids et à dompter les bêtes, Hercule tourne mal. C'est l'insurgé qui trouble la sereine harmonie du cercle divin. Il se mêle au peuple ; il ruine, par des discours subversifs, l'autorité de son auguste famille, brave Zeus et Poséidon, détrompe les humains trop crédules ou trop pusillanimes, s'élève contre l'impiété des sacrifices qui prétendent soudoyer les dieux, prêche la justice et l'effort personnel.

Cette manière de partir des légendes antiques pour mettre en lumière des vérités d'aujourd'hui, toute naturelle à ceux qu'a nourris la sève classique, prête aux œuvres une figure sybilline attirante, mais en voile légèrement la portée pour les yeux de la généralité.

Si l'on rapproche les *Dialogues des Morts et Héraclès libérateur* de la conférence de 1879 et des premières productions de Verlant, on apprécie, non moins que la richesse finale de son talent, l'épanouissement d'un esprit qui s'élève, sans trahir sa croyance, à une belle conception de la liberté et de la dignité humaines.

Un coup d'œil jeté sur la route qu'il a suivie pour arriver à ce point montre la certitude de sa vocation et la vanité de tout ce qui tenta de l'en détourner. Avocat à la façon d'Eugène Demolder et d'Émile Verhaeren, s'il achète une robe, c'est afin de pouvoir suivre les débats passionnants de l'affaire Pelzer. Auguste Beernaert a beau le déclarer, à vingt-trois ans, « un jurisconsulte de premier ordre », il ne sera pas jurisconsulte. Secrétaire de deux ministres importants, il ne songe pas à demander à la politique la situation qu'ils auraient pu l'aider à obtenir. Il publie, dans la *Revue Générale*, puis, dans la *Jeune Belgique* — sur Veillot, Poë, Taine, Tolstoï, Loti, Verhaeren, Gilkin — des études justes, complètes, bien ordonnées, dénotant un critique instruit, clairvoyant, autant qu'un excellent professeur, et qui annoncent cette belle et savoureuse conférence sur Guillaume Vogels, dont la précision et la vérité de détails, la simplicité toute fraîche et presque familière, le sens d'analyse le plus aigu, l'expression nuancée font revivre si parfaitement à nos yeux, dans son milieu bruxellois, l'entrepreneur de peinture, haussé à la taille d'un grand peintre.

On fait de Verlant un fonctionnaire ; il s'en console en

devenant journaliste. Journaliste, il faut s'entendre. Les centaines d'articles sur les sujets les plus divers qu'il a fournis au *Journal de Bruxelles* n'ont rien de commun avec « les deux sous d'histoire dans un cornet de papier », dont parle Goncourt, ni avec les légères friandises quotidiennes qu'il faut « manger toutes chaudes, à la gueule du four ». Ce sont des chroniques informées et nourries, de véritables petits essais, bien composés, présentés dans une langue châtiée, que l'on peut relire avec un vif plaisir et même grand profit. C'est en elles peut-être que se constatent le mieux l'étendue et la diversité des connaissances de cet infatigable curieux. Nul n'ignore la valeur de sa critique artistique ; mais, qu'il analyse une pièce de théâtre, une comédie légère aussi bien que le *Canard sauvage* ou *Rosntersholm*, il se montre également supérieur ; il la désarticule, en extrait l'essence, la rattache au monde vivant et à l'âme de l'auteur. Nous entretient-il d'un pays étranger, qu'il n'a pas même visité, il en détaille les mœurs comme s'il y avait vécu, remonte à l'origine des populations et en expose l'histoire. Il connaît Hooft, Vader Cats et Vondel à l'égal des écrivains français. A un moment où la gloire de Byron cache par son éclat le génie de Shelley, il lit ce poète, il entreprend sur son œuvre une étude qui le passionne et qu'il laisse incomplète ; il commence ainsi, il y a trente-cinq ans, l'*Ariel* qu'un autre vient de réaliser avec bonheur.

Au long des années, l'esthète pousse toujours un peu plus dans l'ombre le fonctionnaire, jusqu'à l'instant où il va lui être donné, peut-on croire, de l'absorber entièrement. En 1889, lorsque Verlant fut nommé directeur général des Beaux-Arts, personne ne jugea qu'on avait pris un danseur pour un calculateur. Il visite alors les principales collections de l'Europe, étudie les maîtres étrangers, met dans une lumière nouvelle nos peintres du XV<sup>e</sup>, du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle, dont il

est le plus fervent et le plus éclairé des admirateurs. Il exerça pendant une vingtaine d'années « cette profession décriée » — ce sont ses propres termes — profession qui expose, pour le moins, aux brocards, quand on y apporte la compétence et la conscience intègre d'un Ernest Verlant. La série des tableaux qui ont enrichi nos musées sous son patronat répondrait péremptoirement à qui l'accuserait d'étroitesse de vue. N'a-t-il d'ailleurs pas écrit : « Combien ne sont accessibles qu'à une forme d'art, et le plus souvent à une formule, comme s'il y avait une formule assez large pour embrasser toute la réalité et tout le rêve ! » Que son goût fût sévère, qu'il répugnât aux compromissions et aux coupables indulgences, on peut y consentir ; mais, pourquoi confondre le goût et l'honnêteté, avec le stupide mépris de toute nouvelle tentative d'art ? La jeunesse amoureuse de beauté est si belle en sa folle ardeur ! Qu'on l'aime, qu'on l'envie ! même, lorsqu'elle est cruelle sans le savoir ! Comment pourrait-elle comprendre qu'en compensation des tristesses de l'âge et des déceptions de l'expérience, les hommes reçoivent le triste privilège de discerner autour d'eux les promesses d'immortalité et les germes de mort ?

Les hommes comme Ernest Verlant sont les meilleurs amis des artistes que le temps consacrera. Ils devancent le jugement des générations impartiales qui s'apprêtent. Ils épèlent déjà les noms qu'elles graveront sur le marbre. Ils forment une espèce de postérité avant la lettre. Au lieu d'être le passé, ils sont l'avenir. Ils sont, avec Ernest Verlant, les conservateurs de la Beauté.

En 1914, Ernest Verlant, de même que les autres écrivains belges de son âge, demande à sa plume la consolation de ne pouvoir se servir d'un fusil. *L'Œil sur les Ostrogoths* date des premiers mois de 1915. Il n'y faut point chercher une œuvre

composée, mais des pages écrites au jour le jour et qui ne peuvent cependant prétendre au titre de « journal ». Verlant regarde plus en lui-même que dans le monde qui l'entoure. Il ne dit pas : « J'étais là, voici ce que je vis et entendis », mais : « J'étais là, voici les pensées qui me vinrent à l'esprit ». C'est ainsi que, la guerre restant sa continuelle obsession, les événements évoqués deviennent aussitôt le point de départ de longues dissertations sur l'histoire, l'art, la philosophie : la guerre de Troie, la guerre de la Vache, la guerre de Grandgousier et de Picrochole, les tableaux du Musée de Cologne, les prophéties du moine cistercien Hermann, les théories de Bruck... On trouverait ici, réunis, le plus d'éclaircissements directs sur les idées, les goûts, les qualités de cet homme qui ne parlait jamais de lui-même.

Spectacle piquant de le voir saisir un personnage vénérable, desséché depuis toujours dans le pesant herbier de l'Histoire, et lui rendre entre ses doigts une vie insoupçonnée ! Le terrible juge d'appel réforme, avec une superbe assurance et après de nombreux « attendu », des sentences vieilles de mille ans sur les rois et les empereurs.

« Alexandre n'a pas fait ses preuves. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il a osé se jeter sur des conquêtes qui se livraient à lui et prendre des peuples qui l'attendaient. »

Charles-Quint ? « On cherche vainement quelle part de son activité courageuse et bien intentionnée il n'a pas employée à combattre vainement l'avenir... — Les seuls artistes qu'il ait choyés, ce sont les horlogers dont il était féru. »

L'ironie de Verlant — ne devrait-on pas dire le véritable esprit ? — son ironie, fille du scepticisme et petite-fille du savoir amer, n'épargne pas grand'chose, ni personne, si ce n'est les grands maîtres, devant qui elle lui paraîtrait irrespectueuse et sacrilège. Écoulons-le conter l'histoire d'Irène

l'Athénienne, l'impératrice d'Orient, qui, après avoir longtemps gouverné au nom de son fils, l'avait détrôné et aveuglé par sentiment et raison d'État. Détrônée à son tour par un usurpateur, elle mourut à Lesbos, en odeur de sainteté et fut canonisée.

Verlant laisse négligemment tomber cette réflexion :

« C'est la seule sainte, je crois, qui ait fait crever les yeux à son fils ».

Puis il reprend :

« Charlemagne avait songé à épouser Irène. Lui aussi fut canonisé. Quel dommage que l'Occident et l'Orient ne se soient pas épousés dans les personnes sacrées de Charles et d'Irène et que ces deux majestés mûres n'aient pas fait souche d'une lignée d'empereurs véritables, d'empereurs universels ! Ce fut un raté de l'Histoire qui n'est peut-être qu'une série de coups ratés. »

L'Électeur de Bavière « encourageait les arts, dit-on, comme tous les princes qui ont eu la bonne fortune de trouver un biographe poli ».

Ascanio, le petit garçon coiffeur italien, vante la précocité des enfants dans son pays : « Ailleurs, explique-t-il, les enfants vont à l'école ; chez nous, ils courent la rue, de sorte qu'ils apprennent quelque chose ».

Par suite de son détachement, de sa coutumière objectivité, Verlant ne se voit pas d'un autre œil qu'il ne voit son prochain et pas plus que ce dernier il n'échappe à sa propre malice. Un jour, qu'il a très longuement et un peu laborieusement démontré que le mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien a été la cause de toutes les dominations qui ont passé sur la Belgique, du XV<sup>e</sup> siècle au Traité de Vienne, son bon sens se rend compte tout à coup que voilà, malgré le proverbe, une cause bien mince pour un tel effet ; il fait intervenir aussitôt un ami qui lui rappelle l'histoire de la selle à trois

pieds, de Béroalde de Verville. La femme qui tomba de ce siège peu stable, lance cette malédiction : « Qu'au diantre soit celui qui fit la maison où fut marié le père de l'évêque lequel sacra le prêtre qui maria la mère de celui qui forgea la cognée dont fut coupé le bois où fut emmanché le pic dont on releva la terre pour planter l'arbre duquel fut faite la première selle à trois pieds ! »

« Cette femme, conclut l'ami, avait, comme toi, le sens des enchaînements et des responsabilités historiques. Et cela est bon, puisque tu te sens soulagé. »

On ne peut plus délicieusement se railler soi-même.

L'ironie d'Ernest Verlant, son goût, son éclectisme, son érudition, son humeur philosophante et peu pessimiste, la forme du dialogue, qu'il affectionne, reportent la pensée vers l'auteur de *Monsieur Bergeret*, en la compagnie de qui il se plaisait et dont il ne fut pas sans subir l'influence. Son langage ne prend point « le pas français » de celui d'Anatole France, mais il possède aussi le charme de clarté, de justesse, d'ordonnance, d'équilibre et d'harmonie. C'est de l'Anatole France « au ralenti ».

Les qualités essentielles de la langue, Verlant ne cessa de les défendre avec énergie, et contre tous, y compris ses plus proches compagnons d'armes. Médire de la grammaire, pensait-il, c'est souvent une manière maladroite de dévoiler qu'on n'est pas reçu chez cette honorable personne. On se souvient de quelle impitoyable façon, après avoir rendu à Émile Verhaeren l'hommage de haute admiration dû à son génie sauvage, il protesta contre sa forme : « Ce n'est pas du vin, c'est du moût. Le moût soule les vendangeurs, mais le vigneron ne l'enferme pas dans son cullier ».

La richesse du style de Verlant n'est point faite d'ornements appliqués : ils sont tissés dans la trame même. Ses images

ne sont pas des images de mots qui frappent par le pittoresque, ou la couleur, ou l'inattendu. Ce sont des images de pensée ; elles font corps avec la pensée elle-même et ne peuvent s'en disjoindre.

La phrase d'Ernest Verlant est une grande dame qui se garde comme il sied des mouvements désordonnés de la passion. Elle séduit par son allure calme et noblement distante, par la grâce harmonieuse de ses gestes mesurés qui soulignent avec mille nuances le sens profond et juste de ses paroles. Elle avoue ses relations avec les Prophètes, les poètes antiques, avec Montaigne, La Bruyère et La Fontaine ; elle emploie, sans ostentation mais sans scrupule, les manières de dire qu'elle a retenues de ses amis ; elle épingle parfois, en souvenir d'eux, sur les tissus somptueux qui la vêtent, un vieux bijou de mot ancien.

Cette langue convient on ne peut mieux aux dieux de l'antiquité, aux hauts seigneurs de l'Histoire que la coquetterie de l'humaniste fait le plus souvent discourir. Mais Verlant, fils de père et de mère bruxellois, compte dans son ascendance maternelle une aïeule du Tournaisis. La vieille Picarde indiscreète vient parfois, sans crier gare, pousser dans la porte son léger béguin et jeter entre les propos des graves personnages une réflexion pleine de sel qui mêle le plaisant au sévère et substitue, sous l'œil amusé du petit-fils, Offenbach à Lucien ou à Fontenelle.

Le livre *L'Œil sur les Ostrogoths* se clôt sur le tableau de la célébration de la fête nationale, le 21 juillet 1915, à Sainte-Gudule. Verlant sort troublé de cette cérémonie et la ville opprimée, mais confiante, lui apparaît « semblable à une esclave qui sentirait bondir dans son sein un enfant triomphal ». Le sentiment patriotique qui l'émouvait alors lui donne plus tard l'héroïsme de résister aux exigences des Allemands. Ils

le mettent en prison et cette circonstance nous vaut les *Poèmes cellulaires*. Dans un étroit espace entre un pan du mur malpropre et un petit carré de ciel, pour tromper son ennui et oublier son dégoût, le captif invoque les Muses. Il espère qu'elles auront compassion, qu'elles diront :

*Mellons, avant que ne tarisse  
Le sang d'un cœur encore épris,  
L'illusion consolatrice  
D'un baiser sur ses cheveux gris.*

Les quatorze pièces qui composent le recueil complètent fort bien le portrait moral de l'homme qui possède en son savoir et en sa philosophie le remède le plus sûr contre les petites misères humaines. Du fond des siècles, le vieux Michel Montaigne le reconnaît et lui tend la main : « Notre âme est maîtresse. — On n'est prisonnier que quand on le veut bien. »

*Si notre habit nous réchauffe  
C'est de notre propre chaleur.*

Deux vrais joyaux en leur brièveté illustrent les dernières années d'Ernest Verlant : son étude sur *Le Génie de Léonard de Vinci* et cette autre qui parut après sa mort, dans le mémorial de l'exposition de l'Art belge, à Paris, en 1923, et qu'il a intitulée : *L'art des Van Eyck et la Nation belge* — fleurs ultimes d'une vie harmonieuse, près de s'éteindre à la manière des plantes de légende qui se fanent et disparaissent aussitôt, pour expier la joie d'avoir exposé au baiser du soleil l'image parfaite de leur beauté.

La première de ces études ravit par l'extrême perfection à laquelle s'est élevé l'art d'écrivain de son auteur, par la finesse et la fraîcheur qu'a su conserver sa sensibilité après une existence entière de recherches et d'étude, par l'émoi

juvénile, le respectueux enthousiasme qui saisit, devant les peintures immortelles, cet homme déjà d'âge mûr.

Vinci ! quel prestige exerce sur Verlant ce pur et universel génie ! Avec quel frémissement il s'approche du maître incomparable ! Quelle troublante inquiétude de ne pouvoir traduire l'admiration qui prosterne tout son être ! Comme, enfin, dans la crainte de répéter « les paroles confuses qui ont été essayées et qui ont alourdi le mystère de cette œuvre et de ce génie secret », il se précipite éperdu sur son dieu, puis se reprend et tâche de dominer son trouble, afin que ce qu'il va écrire « reflète intellectuellement et froidement le chef-d'œuvre comme le chef-d'œuvre a reflété la nature » !

Verlant s'arrête devant la belle Madame Lise aux lèvres serrées et qui sourit à sa propre pensée. Comme des milliers d'autres avant lui et pour la millième fois lui-même, il la contemple. Il interroge longuement le sphinx. Il se convainc que ce tableau est un leurre ; ce n'est point là le portrait sincère de l'épouse de Zanobi del Giocondo. Ce que Vinci a peint sous ces traits, c'est son âme à lui, c'est sa pensée, c'est son esprit. La duplicité du célèbre sourire, c'est la fine lueur d'ironie qui illumine la face du vieil artiste ; la femme que vous croyez voir n'est que le voile d'une entité. Ce qui vous enchante, c'est « la haute joie intérieure, l'orgueil de comprendre, l'esprit dominateur et caché » de Vinci lui-même.

« Et c'est pour cela — conclut Verlant — que, quand Léonard de Vinci quitta définitivement l'Italie pour la France, à l'appel d'un roi, il prit avec lui la *Mona Lisa*, la *Gioconda* qu'on devrait appeler plutôt la *Lionarda* ; il emporta, le vieux sorcier, avec ses grimoires, son portrait d'âme, son reflet chimérique, son ombre transcendante, sa version féminine, sa parèdre. »

Par l'idée de cette « transsubstantiation » — si l'on ose ainsi dire — qui semble résoudre l'énigme et ne fait en réalité que

la confirmer, Verlant ajoute à la séduction mystérieuse de l'œuvre éternelle.

En plus de sa valeur d'art, l'étude sur Léonard de Vinci est discrètement émouvante par le rapprochement que l'on établit, à certains moments, entre le maître et son lumineux exégète. Ce dernier n'a évidemment pas pensé à se comparer à l'illustre Florentin ; mais, nous est-il défendu, à nous, de supposer que, s'il a senti si profondément l'amertume des injustes reproches que ses contemporains adressaient à Léonard, c'est qu'au fond de son âme se créait peut-être une assimilation inconsciente et douloureuse ? Tel passage que je vais lire, on pourrait presque se le figurer écrit par un autre à propos de Verlant lui-même :

« Cette avidité intellectuelle, ce besoin d'être un homme parfait, complet, universel, c'est une marque essentielle de son génie. Il en a payé la rançon par l'inaboutissement ou l'aboutissement incomplet de ses efforts, et par la réputation de paresse et d'inconstance que lui firent ses contemporains...

...Quant à la paresse, on ne peut la lui imputer. Les manuscrits où s'entassaient des notes et des matériaux pour le travail de vingt vies humaines, témoignent d'une activité intellectuelle toujours en éveil, et, si les œuvres conservées du peintre sont peu nombreuses, quel travail obstiné, quelle application indomptable ne dénotent-elles pas ? »

L'infinité de notes et de documents qui s'entassaient dans certain cabinet d'étude, à Tervueren, n'est pas moins éloquente en faveur de ce Daniel que nous avons rencontré dans *L'Œil sur les Ostrogolhs* et que « les recherches variées passionnément poursuivies auxquelles il s'adonnait d'ordinaire faisaient accuser de dilettantisme par les spécialistes et les unilatéraux. »

Dans la seconde étude que nous envisageons, voici celui

pour qui aucun détail de la vie de nos peintres glorieux, nul secret de leur magie ne sont demeurés inconnus. « Ces pages — l'un de vous l'a dit — revêtent une ampleur magistrale ; elles s'imposent à la pensée comme le prélude de majesté d'une histoire qui reste encore à faire, du moins dans ce style et avec cette autorité : l'histoire de notre art. »

Oui, c'est bien là l'œuvre qu'on attendait d'Ernest Verlant, l'œuvre à laquelle il songeait : l'histoire de notre art.

Qu'est-ce donc qui l'a empêché d'édifier son monument ?

Pour une part sans doute, la lutte intérieure entre le vif et poignant vouloir de poursuivre un idéal d'art et le souci qui ne l'a jamais quitté, d'être un fonctionnaire honnête, lutte d'autant plus meurtrière pour l'artiste que l'âme où elle se livre est plus foncièrement probe.

Puis, sa timidité... ? A cette figure de demi-dieu, il manquait le regard assuré et volontaire qui révèle la confiance en soi et l'intuition de sa puissance. Pendant que la bouche parlait, la lueur mobile et inquiète de l'œil semblait solliciter avec instance une approbation. Ce grand-prêtre à la beauté grave et fine, à la longue barbe grisonnante, à la démarche majestueuse, aux mouvements qui « dérangent à peine les lignes », ce grand-prêtre était-il vraiment un grand timide ? Nous nous abusons : ce que nous appelions timidité, c'était, plus sûrement, la conséquence de ses scrupules infinis ; excès de sagesse et de modestie, crainte de n'être jamais assez près de la vérité, de n'être jamais assez averti pour pouvoir affirmer, qui paralysaient souvent son effort et lui faisaient reculer l'exécution de son vaste projet.

Ajoutons que cet épicurien spirituel, plus impatient de goûter le suc de mille fleurs, qu'une active abeille par une journée de juin, confiait à la grâce de Dieu le soin de sa réputation future.

---

Et voici que, devant cette belle vie comblée de nobles pensées et de nobles occupations, le regret de l'œuvre que nous le savions capable de nous donner parfaite, nous paraît égoïste : nous cherchions une œuvre, nous avons trouvé, fortune plus rare, *un homme* ; un homme d'une exquisite sensibilité, qu'une forte éducation classique avait doté d'un goût attique et d'un fier dédain pour ce qui est entaché de vulgarité ou de bassesse ; qui n'a jamais cessé de grandir et de se développer suivant la ligne prévue dès le départ ; dont l'âme et l'esprit se sont enrichis chaque jour ; qui, désintéressé de lui-même et de sa gloire, n'a demandé au monde que la volupté de pénétrer ses secrets et de contempler ses beautés ; d'un homme à qui les dieux antiques qu'il fréquentait avaient communiqué un peu de leur impassibilité vis-à-vis des vanités qui échauffent et divisent les foules et qui ne remarquait la stérile agitation d'en bas que parce qu'elle dérangeait le calme nécessaire à l'étude et à la jouissance de l'univers.

Ernest Verlant n'a pas écrit l'histoire de notre art. La mort l'a pris en pleine gestation de son chef-d'œuvre. En maudissant la destinée qui nous l'a ravi, sachons-lui gré de sa brutalité. Elle ne lui a pas laissé le temps de douter du couronnement de ses labeurs. Il nous a quittés avec tous ses espoirs. Le cercueil de l'homme ne sera jamais plus doucement capitonné que par les rêves qu'il n'a pas réalisés.

---

## OUVRAGES REÇUS

- Annuaire de la Société de Littérature wallonne*, 1924-1925. N° 31.
- Paul AEBISCHER. — *L'Anthroponymie Wallonne d'après quelques anciens cartulaires*. Extrait du *Bulletin du Dictionnaire Wallon* (13<sup>e</sup> année, 1924, n<sup>os</sup> 3-4).
- Simone BERSOU. — *La Nouvelle Camille*. Bruxelles, La Renaissance du Livre.
- Bulletin du Dictionnaire Wallon*, — 13<sup>e</sup> année, 1924, n<sup>os</sup> 3-4.
- Gustave COHEN. — *Ronsard, sa vie et son œuvre*. Boivin et C<sup>ie</sup>, Paris.
- Paul CROCKAERT. — *Brialmont*. Avec Avant-Propos de M. Paul Hymans. Bruxelles. A. Lesigne.
- Jean HAESAERT. — *Didactique Mineure*. Bruxelles, Union des Imprimeries.
- PRINCE DE LIGNE. — *Poésies dites et inédites du Prince de Ligne*, publiées par Ernest de Ganay et Charles-Adophe Cantacuzène. Editions des *Annales du Prince de Ligne*.
- Chevalier DE LISLE. — *Lettres intimes du Chevalier de Lisle au Prince de Ligne*, publiées par Félicien Leuridant. Paris, Edouard Champion.
- Lieut.-Général DE SELLIERS DE MORANVILLE. — *Du Haul de la Tour de Babel*. Paris, Berger-Levrault.
- Docteur FRANS THOLEN. — *Lorquelle Médicale*. Frameries et Liège, Union des Imprimeries.
- Gustave VANZYPE. — *Vermeer de Delft*. Paris et Bruxelles, G. Van Oest, édit.
- Li Voyédje di Tchaufontaine*, opéra comique de 1757 en dialecte liégeois. — Edition critique, avec commentaire et glossaire par Jean Haust. Liège, Vaillant-Carmanne.
-

## LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

### Membres belges :

- MM. Alphonse BAYOT, rue Réga, 14, Louvain.  
H. CARTON de WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles.  
Gustave CHARLIER, boulevard Militaire, 44, Bruxelles.  
Albert COUNSON, boulevard des Martyrs, 140, Gand.  
Léopold COUROUBLE, rue du Mont-Blanc, 43, Bruxelles.  
Louis DELATTRE, rue Beeckman, 28, Uccle.  
Jules DESTREE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.  
Auguste DOUTREPONT, rue Fusch, 50, Liège.  
Georges DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.  
Louis DUMONT-WILDEN, 111, avenue de Paris, Rueil (Seine et Oise) France.  
Georges EEKHOUD, rue du Progrès, 407, Bruxelles.  
Max ELSKAMP, avenue de la Belgique, 138, Anvers.  
Jules FELLER, rue Bidaut, 3, Verviers.  
Valère GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.  
Albert GIRAUD, rue Henri Bergé, 34, Bruxelles.  
Edmond GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.  
Arnold GOFFIN, avenue Montjoie, 60, Bruxelles.  
Jean HAUST, rue Fond-Pirette, 75, Liège.  
Hubert KRAINS, avenue Emile Max, 68, Bruxelles.  
Maurice MAETERLINCK, villa « les Abeilles », Les Baumettes, Nice.  
Albert MOCKEL, avenue de Paris, 109, Rueil (S. et O.).  
Fernand SÉVERIN, boulevard Albert, 120, Gand.  
Henri SIMON, à Lincé-Sprimont.  
Paul SPAAK, rue Jourdan, 84, Bruxelles.  
Hubert STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.  
Emile VAN ARENBERGH, 29, rue de l'Orge, Bruxelles.  
Gustave VANZYPE, rue Félix Delhase, 24, Bruxelles.  
Maurice WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

### Membres étrangers :

- MM. Gabriele D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).  
Ferdinand BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.  
Edouard MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).  
M<sup>me</sup> DE NOAILLES, 40, rue Scheffer, Paris.  
MM. Kr. NYROP, 11, Store-Kannikestraede, Copenhague.  
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam.  
Benjamin VALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons, 4, Strasbourg.  
Brand WHITLOCK.

## PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

---

*Charles Van Lerberghe.* — Esquisse d'une biographie, par M. Fernand SEVERIN.

*Littérature et Philologie,* par M. Jules FELLER.

*La Langue scientifique en Belgique,* par M. Albert COUNSON.

*Le Premier Tartuffe,* par M. Gustave CHARLIER.

*Le Français à Gand,* par M. Albert COUNSON.

*Michel Ange,* par M. Arnold GOFFIN.

*Eugène Demolder,* par M. Hubert KRAINS.

*Qu'est-ce que la civilisation ?* par M. Albert COUNSON.

*La Clef de « Clitandre »,* par M. Gustave CHARLIER.

*Les Sources de Bug Jargal,* par M. Servais ETIENNE

*Ronsard et la Belgique,* par M. Gustave CHARLIER.

*De Babel à Paris ou l'Universalité de la Langue française,* par  
M. A. COUNSON.

---